

- Un passé qui ne passe pas -

## Les cauchemars en rose et brun qui hantent Lionel Jospin

- Où il est question, entre autres, d'une Légion d'Honneur suspecte -

L'étrange cérémonie des aveux qui a vu Lionel Jospin nier, puis reconnaître, plus ou moins, tout en minimisant les faits, qu'il avait bel et bien été **infiltré** clandestinement au sein du Parti Socialiste par une organisation d'ultra-gauche, en 1971, dans le cadre d'une délicate opération d'«**entrisme**» menée à la baguette par son «**commissaire politique**» de l'époque, le mystérieux «**gourou**» trotskiste Pierre Boussel, dit Pierre Lambert, a laissé beaucoup de spectateurs du «**film**» sur une **décevante impression d'inachevé**.

L'essentiel reste, effectivement, à venir.

Hégémoniques, aujourd'hui, dans une certaine presse, **les journalistes trotskistes** ont déployé leur art pour convaincre l'opinion qu'avec Lionel Jospin, tout de même, «**c'est clair**»: une passion politique de jeunesse, enfiévrée, sans doute, mais sympathique... Pas de quoi fouetter un chat. Les trotskistes n'ont-ils pas été **- disent-ils... -** du début à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, «**du bon côté**»: contre le «**totalitarisme rouge**», et contre son jumeau, le «**totalitarisme brun**»? **Des purs**, des prophètes incompris, des martyrs, le versant utopique, messianique, moral, et libertaire des révolutions avortées, la «**conscience malheureuse**» d'un «**mouvement ouvrier**» dévoyé par les «**crimes du stalinisme**»? «**Comme les juifs dans les ghettos, comme les protestants au désert, fuyant les dragonnades, persuadés d'être dans le vrai et que le jour viendra...**» (1)

Tout n'est malheureusement pas si simple...

### «**AJS-SS!**»

...«**AJS-SS!**», criaient les étudiants des années 70 - en chassant à coups de pierres les rudes miliciens casqués, sanglés de cuir noir, et armés de grosses matraques de l'«**Alliance des jeunes pour le Socialisme**» - «**lancés, dit fort bien Christophe Nick (2), coquille au bas-ventre et barre de fer au poing**», «**à la chasse de l'« homme dégénéré » sur des campus qu'ils croyaient être les leurs**». L'AJS: un des innombrables tentacules de la pieuvre trotskiste «**lambertiste**», cette véritable secte (3), secrète et venimeuse, lovée au cœur de la gauche, qui tentait de faire régner sa loi sur les facultés turbulentes. **Mais on ne l'a pas assez souligné: c'est à ce moment, exactement**, qu'un des cadres de choc clandestins de l'organisation trotskiste, violente et manipulatrice, dont les «**phalanges**» tabassaient, un peu partout, leurs opposants, un clandestin

(1) Claude Askolovitch. Lionel. Grasset éditeur. 2001.

(2) Christophe Nick. Les trotskistes, Fayard, 2001.

(3) Van Craipeau: Le mouvement trotskiste en France, in C. Bourseiller Cet étrange M. Blondel, Bartillat 1997

nommé **Jospin, prénom Lionel**, pseudo «**Michel**», frère de Jospin Olivier, dit «**Camus**» (responsable, lui, de la «**police politique**» interne à l'«**organisation**») se prépare consciencieusement à la vaste opération d'infiltration et de manipulation du Parti socialiste qui devait le conduire vers les sommets. Et cela, à l'issue de quelque **huit années, pas moins, d'une «formation politique» spéciale, ultra-secrète**. Sous le contrôle direct et personnel du «**grand chef**».

«**AJS-SS!**» Effervescence de rhétorique, et résurgence humoristique de l'approximatif «**CRS-SS**» des barricades, encore tout frais? Pas seulement. **Car les violences dont se sont rendus coupables les nerfs du groupuscule où Jospin s'était secrètement «encarté», violences presque exclusivement tournées contre les autres organisations de gauche ou d'extrême-gauche (4), et contre les «dissidents», exclus au cours de véritables «procès de Moscou», et souvent bastonnés, ont été fréquentes et graves: une «méthode de travail» - laissant sur le carreau des victimes ensanglantées et brisées pour toujours, dans leurs os, et dans leur conscience. (5)**

«**Invasions de bureaux, sabotages systématiques des assemblées d'étudiants pression physique exercée sur des responsables, échanges de coups**» écrit **Le Monde** en évoquant, le 20 mars 1968, les «**nombreux incidents**» provoqués par les trotskistes «**lambertistes**» pour **prendre le contrôle de l'Unef - et de la Mnef**... Le 17 mars, une motion a même été votée en AG, exhortant toutes les faces de dénoncer «**l'activité et les méthodes**» de ces «**fachos de gauche**», comme on disait à l'époque au Quartier Latin des camarades de Lionel Jospin - alors cadre actif de la «**secte**», et en pleine ascension politique clandestine, dans l'entourage immédiate du «**gourou**»!

**Jospin daignera-t-il un jour s'expliquer sur ces violences dont il a été, sinon l'inspirateur - on n'en sait rien - en tout cas le silencieux complice: il a «couvert», et couvre toujours, par son hypocrisie d'aujourd'hui, ce «stalinisme des anti-staliniens!».**

Se souvient-il de la séquestration de Gérard Wolber, vice-président de la Mnef, militant du Ceres de Chevènement, entraîné dans un cagibi, à Lille, en 1973, par quatre nerfs trotskistes, tabassé jusqu'à épuisement, puis laissé là, pantelant, enfermé à clefs?

(4) René Backman, la Nef, n°48, juin-septembre 1972. «**la prise du pouvoir à coups de poing et de barres de fer est une caractéristique de cette organisation (...) Ils ne se distinguent pas par leur amour de la liberté sexuelle, mais par leur violence et leur intolérance, qui leur valent bientôt une inquiétante réputation**»

(5) L'organisation trotskiste lambertiste a eu le tort de boudier le mai étudiant, puis de se heurter de front, physiquement parfois, aux autres obédiences de l'extrême-gauche, rappelle aussi Claude Askolovitch (op cit). Le groupe «**aura toujours mauvaise réputation: service d'ordre de fer, matraquage des ennemis, comportement de secte et pratique d'entrisme jugées déloyales. Il s'est fait détester**». Il traite les «**gauchistes**» de « **pédés**» (p 152 et suivantes.)

En 1976, - et certes, là encore, Jospin n'est pas présent, qu'on sache, personnellement, ce sont ses camarades qui frappent, lui reste dans l'ombre, c'est un «cadre», affairé à creuser ses galeries de «taupe» à l'intérieur du PS - Lionel Malapa, 125 kilos, un ancien parachutiste des «unités spéciales» de Moshe Dayan au sein de l'armée d'occupation israélienne devenu «nervi» de choc du «SO» lambertiste, tombe sur Alain Assouline, un «dissident» du groupe, à la sortie d'un meeting. Coups de poing américain, coups de pied dans les côtes et dans le visage avec des chaussures à coques renforcées... nez cassée, dents brisées, Assouline, sévèrement puni pour avoir osé contester la «loi de fer» de la secte, s'en souviendra toute sa vie.

**Et Lionel Jospin, lui, s'en souvient-il? Daignerait-il s'en expliquer, aujourd'hui? Exprimer des regrets? Des remords?**

Malapa n'en restera pas là. Chargé, par Pierre Lambert lui-même, de l'entretien du beau château de Bierre-les-Sérmur où l'organisation des frères Jospin - qui en est devenue propriétaire... - organise des «stages de formation» à la pensée de Trotsky et à la barre de fer, l'«autre Lionel» sera même envoyé en mission «kamikaze» pour aller défier, dans les imprimeries parisiennes, le syndicat du Livre. Mais là, il a été gourmand. Après diverses provocations et incidents, c'est lui qu'on retrouve, un jour, à 2 heures du matin, en sang, sur le sol, près du siège de l'AFP. Il n'a pas été le plus fort. Un peu calmé, il n'en deviendra pas moins, en 1977 - Lionel Jospin est toujours «encarté» - le responsable d'une «garde prétorienne» d'un millier d'hommes, au service des hauts dirigeants de la secte pour leur sécurité personnelle et des opérations d'intimidation de toute nature...(6)

#### Trotskisme et totalitarisme: l'insupportable vérité

Mais il y a bien plus grave.

Car l'histoire du trotskisme, telle qu'on nous l'a scénarisée, depuis les demi-aveux contrits et en cascade de l'actuel Premier ministre de la France, est très éloignée de la réalité. Ce n'est pas l'Histoire, vraie, mais la **négarion de l'Histoire. Tout est faux**, dans la vulgate complaisante évoquant la sympathique «aventure intellectuelle» qui aurait été celle des trotskistes - un parcours convivial, libertaire et surtout, surtout, moral, au travers des durs combats du terrible XX<sup>e</sup> siècle... C'est une fiction. Et une fiction malsaine. Il est temps aujourd'hui d'en finir avec cette forme particulièrement pemicieuse et dangereuse de «révisionnisme» historique.

Abordons maintenant, donc, telle qu'elle fut, et non telle que Jospin l'évoque avec des pudeurs de rosière, l'histoire réelle du trotskisme, celle qui a structuré la personnalité de Lionel, comme celle de son frère Olivier, et de leur père, Robert Jospin, le «pacifiste égaré» (selon «Libé» et le Monde...) de la deuxième guerre mondiale - une des figures de références, en fait, de la gauche socialiste «munichoise» des années 30, capitulant devant les menaces de Hitler, avant de se vautrer dans la collaboration la plus répugnante. Jospin-le-père, grand admirateur de Marcel Déat, et de Trotsky - deux figures, en fait, proches, et complémentaires.

Qui était donc Trotsky, le fondateur de la secte, aujourd'hui présentée comme un petit saint des Evangiles? Fils d'un paysan riche des grasses plaines de blé d'Ukraine, devenu spéculateur en grains, il prend conscience de l'effondrement de l'autocratie russe, fréquente les salons de l'intelligentsia où la mode vire alors au «socialisme», dans sa version la plus dogmatique et la plus autoritaire, et rêve, enfin, dans les troubles années russes du tout début du

(6) Christophe Nick, op cit

XX<sup>e</sup> siècle, d'aller souiller de ses bottes les canapés de soie des beaux palais de l'autocratie tsariste, alors à l'agonie. Intellectuel prétentieux et obscur, plein d'enflure et d'emphase, belle graine d'«apparatchik», déjà, et «commissaire politique» dans l'âme, cet homme plein d'orgueil, cassant et brutal, assoiffé de pouvoir, est d'abord, au sein de l'opposition russe en exil, le rival acharné de Lenine. Qu'il attaque longtemps sur sa «droite». Trotsky est alors un social-démocrate réformiste, légaliste, un «modéré» de la minorité «menchevik». Un «socialiste» d'aujourd'hui, en somme - à la Mitterrand, à la Jospin. Partisan, certes, tout de même, de la «dictature du prolétariat» - comme tous les socialistes de son époque, et comme le sera encore, en France, dans les années 50, un «réformiste» pourtant comme... Guy Mollet - il pense y parvenir... par la voie légale et progressive des réformes; par la méthode parlementaire. Il reproche à Lenine, trop révolutionnaire à son goût, de bâtir, dans la clandestinité et le secret, le parti «bolchevik», la machine de fer efficace, résistante, disciplinée, centralisée, et peu démocratique, qui va permettre, effectivement, la prise du Palais d'Hiver.

Mais la roue de l'histoire tourne. Rallié en catastrophe, à quelques semaines de la victoire de 1917, Trotsky le «menchevik» retourne sa veste. Il cesse de dénoncer ceux qui préparent, sous la dure férule de son ennemi Lenine, une «République de la Terreur et de la Vertu». Sans pudeur, il rejoint le camp des «durs», des «bolcheviks», ses ennemis d'hier, alors aux portes du pouvoir. **Changeant de pied avec cynisme - et nous touchons ici au fond même du «trotskisme»** - il tente même alors, très vite, de déborder, sur leur «gauche» cette fois, Lenine, d'abord, et même Staline, qui devient son rival. **Staline, que Trotsky accuse, mais oui, de mollesse - de «déviation droite»**. Et cela, au nom des mots d'ordre trotskistes fondateurs que sont le durcissement sans limites de la dictature et de la Terreur, l'«accélération de la construction du socialisme», (contre toute «pause», dans une Russie pourtant exsangue, après des années de guerre civile), la «militarisation du travail» (8) - et celle des syndicats... Celui qui reste aujourd'hui, qu'on sache, le «maître à penser» de Lionel Jospin, sa référence intellectuelle, que celui-ci n'a jamais renié, ni critiqué, justifie et organise les assassinats terroristes, les camps, les massacres de civils mal pensants, les prises et les exécutions d'otages, femmes et enfants compris...

«L'Etat ouvrier, dit-il, se considère en droit d'envoyer tout travailleur là où son travail est nécessaire. Et pas un socialiste sérieux ne viendra dénier à l'Etat ouvrier le droit de lever la main sur le travailleur qui refusera (...) Toute la question est de savoir qui exerce la contrainte» (Trotsky, discours au II<sup>e</sup> Congrès panrusse des syndicats, cité par Christophe Nick, op cit) (9)

(7) Christophe Nick, op cit

(8) «La militarisation du travail (...) apparaît comme une méthode inévitable d'organisation et de discipline de la main d'œuvre dans l'époque de transition du capitalisme au socialisme». Trotsky, *Terrorisme et communisme* (l'anti-Kautsky), cité par Louis Enoch et Xavier Cheneseau, *Les taupes rouges*, Editions Manitoba, janvier 2002

(9) «La transformation socialiste exigeant la dictature, seule forme sous laquelle le prolétariat peut exercer le pouvoir d'Etat, cette dictature doit être assurée à tout prix. Qui renonce par principe au terrorisme, c'est-à-dire aux mesures d'intimidation et de répression (...) doit également renoncer à la domination politique de la classe ouvrière, à sa dictature révolutionnaire. Qui renonce à la dictature du prolétariat renonce à la révolution sociale et fait une croix sur le socialisme» (Trotsky, *Terrorisme et communisme*)

Staline, un mou, un modéré, un hésitant...Le trotskisme réel, le trotskisme fondateur, celui que Lionel Jospin a étudié, dans ses textes de base, de longues années, auprès de ses «guides», et qu'il a lui-même enseigné, ensuite, secrètement, toujours, au sein des écoles de formation clandestines qu'il dirigeait, à l'époque même où il «grimpe» en douce dans la hiérarchie du PS, c'est l'École de la Terreur, dont la philosophie constitue le noyau dur du «totalitarisme» moderne- et non pas sa critique! Voilà la vérité! (10)

«Démocrates», moralistes, «antitotalitaires» les «tchekistes» de Dzerjinski, qui, sous les ordres directs de Trotski, vont massacrer, en 1921, sur la banquise glacée de Kronstadt, aux portes de Petersbourg, les ouvriers et les marins de la grande base navale, fer de lance de la révolution d'octobre, désormais insurgés contre leurs nouveaux maîtres bolcheviks ? La bonne blague! Car, que réclame la «commune de Kronstadt», que Trotski affame, puis étrangle dans le sang, au moment même où le cinquantième anniversaire de la Commune de Paris fait couler le champagne au Kremlin, sous les ors aux reflets rouges de l'ancien palais des tsars?

Les insurgés veulent des soviets librement élus, sans «commissaires politiques», sans candidats officiels, et sans truquages, une presse libre, des syndicats libres, et l'abolition des privilèges alimentaires consentis, en pleine famine, aux nouveaux privilégiés de la bureaucratie bolchevique au pouvoir - dont Trotski, nommément dénoncé, dans la «Pravda» de Kronstadt (11) parmi les «vils calomniateurs», les «tyrans corrompus», les «chefs communistes ivres de pouvoir» et les «buveurs de sang»...

**Buveur de sang, il le sera, et il l'assume.** «Je donne des ordres, dit-il, pour que tout soit prêt pour écraser par la force des armes la mutinerie et les mutins. Les responsabilités pour les souffrances que pourrait endurer la population pacifique retomberont totalement sur la tête des mutins révolutionnaires. C'est le dernier avertissement». (12)

Feu à volonté, donc, et pas de pitié! Plusieurs milliers de morts, les survivants s'enfuient, terrorisés, à pied, sur la glace, et gagnent la Finlande. Appâtés par la promesse d'une amnistie, certains d'entre eux reviendront, un an plus tard. Ils seront impitoyablement déportés, et massacrés.

Mais ce n'est qu'un début, le combat continue...

Raide, dogmatique, fou d'orgueil, et brutal, Trotski s'enferme dans le fétichisme des «grands textes», refuse de voir la réalité en face. Il s'exaspère en voyant Lenine lancer, la nuit même des massacres de Kronstadt, et parce qu'il a tout de même, lui, «reçu le message», la politique d'ouverture économique et de libéralisation contrôlée qui sera bientôt connue sous le nom de NEP

(10) Contrairement à ce que prétend Edwy Plenel, du Monde, lui-même compromis de longues années dans les réseaux trotskistes, et toujours aujourd'hui, dit-il, «trotskiste culturel» - quoique rallié sans pudeur aux théories de la «mondialisation heureuse» de son actionnaire Alain Minc, et à la ligne atlantiste de son ami Jean-Marie Colombani («Nous sommes tous américains»).

«Dans sa geste inaugurale, écrit Plenel, le trotskisme se définit par opposition au stalinisme, non pas seulement comme une divergence d'orientation ou de ligne, mais surtout comme un affrontement de valeurs.» C'est une ânerie. Grossière Enorme. (Edwy Plenel, Secrets de Jeunesse, Stock 2001).

(11) et (12) (Christophe Nick, op cit

(Nouvelle Politique Economique) - Gorbatchev, plus tard, s'en réclamera. A la grande fureur des trotskistes! Jusqu'à 1928, date à laquelle Staline, qui a remplacé Lenine, mort d'épuisement, en 1924, finit par se fâcher, et le chasse, Trotsky combat, non les excès, la terreur, les massacres, et les déportations, mais leur contraire! Il lui faut «toujours plus»: plus de collectivisation, plus de camps, plus de knout, plus de sang, plus vite, sans compromis, et sans faiblesses humanistes. C'est le sens de l'Histoire...

## Du «totalitarisme rouge» au «totalitarisme brun»: trotskisme et nazisme

Et ce n'est pas fini. Car la soif de pouvoir inextinguible de celui qui va devenir le maître à penser respecté de la famille Jospin, et la haine qu'il éprouve surtout, désormais, pour ceux qui l'ont banni à jamais d'Union Soviétique, vont le pousser à de terribles compromissions avec l'autre totalitarisme, le totalitarisme brun...

**Trotsky et les trotskistes iront très loin dans la compromission avec le nazisme.**

**Les faits sont là, les textes, et les témoins.**

Au printemps 1935, deux ans après l'accession au pouvoir de Hitler (1933), quand la France signe, enfin, avec l'Union soviétique, un accord de défense contre l'Allemagne nazie, les trotskistes français, infiltrés, déjà, pour la plupart d'entre eux, au PS de l'époque (SFIO), hurlent au scandale! «Militarisme, compromission avec le stalinisme!» Ils dénoncent la politique d'«Union sacrée», patriotique, à laquelle se rallie alors le PCF, qui, face à la menace «brune», se drape dans le drapeau tricolore, vote, à juste titre, les crédits de guerre - et trouve enfin, dans les banlieues mobilisées contre le danger fasciste l'enracinement populaire qui lui faisait défaut - «Le mot d'ordre de l'«unité» devient dans ces conditions, non seulement une bêtise, mais un crime, cingle Trotsky., «Aucune unité avec les agents de l'impérialisme français et de la Société Des Nations (l'ancêtre de l'ONU) (La Vérité, 26 novembre 1935).

La victoire de la gauche aux législatives de 1936, et le «Front Populaire»? «Principal obstacle» aux visées politiques des «révolutionnaires». «Le complot ouvrier des chefs du Front Populaire» - doit être, dit-il, mis sur le même plan que l'extrême-droite fasciste et les «deux cent familles». Contre la politique d'armement, de défense nationale et de préparation à la guerre, l'heure pour les trotskistes est à...l'antimilitarisme le plus forcené.

«Que doivent faire les révolutionnaires quand l'Europe devient nazie, commente Christophe Nick (Op cit) La question peut sembler absurde, 60 ans après, tant l'évidence saute aux yeux: se battre, résister, sus aux fascistes! Eh! bien, pas du tout...En 1940, le débat chez les trotskistes se résume à: jusqu'où doit-on saboter l'effort de guerre de l'impérialisme français? Aberrant, mais c'est ainsi. Ils vont se vautrer, se salir les mains».

«La mobilisation» (contre Hitler...) «a commencé, s'insurge le Parti Ouvrier Internationaliste (trotskiste), le 26 septembre 1938. La bourgeoisie veut remettre ça pour «résorber les chômeurs» et écouler ses marchandises sous prétexte de défendre les libertés démocratiques. Cette guerre ne sera pas notre guerre!»

**Le texte fondamental de la période, la «Bible trotskiste»,** étudiée sans cesse, ressassée, récitée et apprise par cœur, aujourd'hui encore, dans les écoles de formation de la secte, c'est le **Programme de Transition de 1938 (Léon Trotski)**. Chapitre XII: *«La prochaine guerre, par son caractère fondamental, sera une guerre impérialiste. Le contenu fondamental de la politique du prolétariat international sera, par conséquent, la lutte contre l'impérialisme et sa guerre. Le principe fondamental de cette lutte sera: «l'ennemi principal est dans notre propre pays.» La défaite de notre propre gouvernement (impérialiste) est le moindre mal»* (...) *La bourgeoisie et ses agents trompent le peuple par des abstractions, des formules générales, des phrases pathétiques: «sécurité collective», «armement pour la défense de la paix», «défense nationale», «lutte contre le fascisme» etc (...) La IV<sup>e</sup> Internationale»* (trotskiste) *«rejette avec indignation toutes ces abstractions».*

«Fascistes et démocratie même combat!», précisent les trotskistes belges: il faut **«saboter l'effort de guerre» des alliés**. Ne pas le faire serait «tomber dans le piège de l'Union Sacrée.»

**Mais Trotski a été trop loin.** Pour lui, la partie est terminée. Face à la guerre qui vient, laisser sur ses arrières une «cinquième colonne» de «saboteurs hitléro-trotskistes» serait, juge Staline, une folie. Il fait abattre son rival à coups de piolet - au Mexique, où il a fui, en août 1940. Il lance partout les troupes de choc des partis communistes dans une politique d'extermination et de liquidation sauvage et sans pitié de la «cinquième colonne trotskiste», considérée aussi comme telle, alors, en France, par les RG... du Front Populaire, et constituant effectivement, à l'évidence, à l'heure des rassemblements patriotiques et nationaux contre le fascisme, le **parti de la trahison et de la défaite!**

C'est le parti de Pierre Bousset, dit Lambert, qui sera, vingt ans plus tard, dans les années 60, l'idole, le «grand chef», le «manipulateur» et le «conseiller politique» du «camarade Jospin», sa «taupe» préférée au sein du PS...

Arrêté le 13 février 1940, en distribuant un tract **appelant les jeunes soldats français à mettre «crosse en l'air», au lieu d'aller se battre pour la défense de la patrie, sur la frontière**, Lambert sera lourdement condamné par un tribunal militaire. Avant de retrouver la liberté très vite - une évasion, dit-il. Selon plusieurs témoignages crédibles de trotskistes historiques, il aurait en fait «craqué», et «balancé» ses camarades. Il a refusé, jusqu'ici, de s'exprimer sur le sujet.

Mais la guerre n'est pas finie. Elle ne fait que commencer.

Privé de son son fondateur, «le trotskisme sans Trotsky» devient, selon l'excellente expression de Christophe Nick «un essaim d'abeilles sans reine». «Querelles, divisions, coup fourrés, paranoïas et haine», le mouvement éclate en une myriade de groupuscules qui scissionnent et rescissionnent à plaisir, englués dans des discussions de dogme aussi savantes qu'absconses.

**Mais tous sont d'accord sur une chose: il faut combattre «le mot d'ordre de guerre antifasciste...exutoire pour empêcher les ouvriers de mener la lutte de classes»** (Correspondance Internationaliste, organe des trotskistes «molinieristes»).

«Le Parti communiste a voulu la guerre» (contre Hitler), **s'indigne** La Vérité, organe du POI, trotskyste, le 15 septembre 1940. Depuis mai 1935 jusqu'à août 1939, il a

réclamé la croisade antifasciste (...) il a voté les crédits de guerre (...) envoyant à la tuerie «(défendre les frontières françaises contre les armées de Hitler, NDLR...) «huit millions de Français». **Le 11 novembre 1940, La Vérité condamne fermement... la première manifestation publique de la Résistance française, celle des étudiants, à l'Étoile.** «En criant «Vive la France», ou pire «Vive de Gaulle», on soude contre soi les rangs de l'armée allemande.» Au contraire, «en lançant des mots d'ordre de paix, on doit trouver un écho en son sein». Peut-être qu'en leur jetant des fleurs...

Et les Juifs? Ah! les Juifs... **«Les Juifs ne pourront plus être fonctionnaires**, constate La Vérité, le 1<sup>er</sup> novembre 1940 (après le premier train de mesures antisémites de Vichy), **«mais les agents des trusts continueront à garnir les ministères. (...) Si ces Messieurs les Allemands prennent quelques mesures isolées contre le capital juif, en l'absence de mesures d'ensemble contre le capitalisme, elles ne serviront qu'à désorganiser un peu plus l'appareil de production».** La Vérité, qui continue à paraître, n'aura pas un mot pour dénoncer la première grande rafle de 3juifs étrangers», en 1941 (Drancy), ni la rafle du vel d'Hiv (août 1942). Aucun commentaire. Rien. **Qu'en dit Lionel Jospin aujourd'hui? Rien.** «Une aventure intellectuelle dont je n'ai pas, si j'ose dire, à rougir»...

Plus fort encore. Henri Molinier, le financier de la secte, compagnon de Trotsky dès son premier exil turc, en 1929, banquier marron, escroc, puis créateur d'une «société de recouvrement de dettes» qui salarie les militants trotskistes, ces «purs et durs», et finance, pendant toute la guerre, leurs restaurants, leurs tracts, et leurs voyages, **milite ouvertement pour l'adhésion au Rassemblement National Populaire (RNP) du socialiste «rose-brun» Marcel Déat - le grand parti de gauche de la collaboration**, avec le PPF du communiste renégat Jacques Doriot. Molinier donne l'exemple. Avec plusieurs de ses petits camarades trotskistes, il parade dans les Congrès du RNP, dont il est devenu un des cadres - «entrisme», «à découvert»...

Un autre groupuscule trotskiste, le MNR (Mouvement National Révolutionnaire), créé en juillet 1940, se définit, lui, comme **«ni pro-allemand, ni pro-anglais, ni pro-français»**, mais **«partisan de la collaboration européenne avec l'Allemagne»**. (13) Son mot d'ordre: **«Collaborer, oui, mais pas sous la botte!»**

Quelques hommes courageux et lucides tentent, certes, de dégager la barque trotskyste des eaux malsaines de la **collaboration avec Vichy, et avec le «pétainisme de gauche»**, où s'ébroue à l'époque Robert Jospin, le père - ami et grand admirateur de Marcel Déat. Parmi eux, Marcel Hic, chef, un temps du POI trotskyste. Il tente quelques approches du côté de Jean Moulin. Mais halte-là! Pris en flagrant délit par les cerbères de la «Quatrième Internationale» (l'Internationale Trotskyste officielle, créée par «le Vieux» peu avant sa mort), Hic se voit accusé de «nationalisme», de «social-chauvinisme» (tentation de la Résistance...). Il doit faire son autocritique et corriger sa ligne. Il s'exécute. D'autres refuseront de se renier. Deux ou trois trotskistes dissidents, Gérard de Sède, Louis Dalmas, parti

(13) Ch. Bourseiller, *Cet étrange Monsieur Blondel, Bartillat, 1997*.

ciperont, semble-t-il, à la fin de la guerre, à certaines activités de Résistance, et peut-être même à des combats. Deux ou trois, quatre peut-être... Mais les autres...

Juin 1941.

Le nazisme tue et torture. La Résistance armée lui porte les premiers coups. Dénoncés comme «terroristes», et traqués par la Gestapo, les FTP réalisent leurs premiers attentats contre des officiers allemands. Des coups de feu sont même tirés sur Laval, et sur Déat, qui s'en sortent de justesse. Qu'en pensent les trotskyste? La Vérité, 15 septembre 1941, sous le titre «Terrorisme ou organisation des masses» condamne fermement les attentats «terroristes» Même, précise-t-elle, contre des officiers allemands. Même contre Laval. Même contre Déat.

Mais le vent semble tourner, tout de même. Que faire?

*Décembre 1943, Secrétariat provisoire de la IV<sup>e</sup> Internationale: «Résolution sur le mouvement des patriotes»: «Les bolcheviques leninistes sont obligés de prendre en considération cette volonté de lutte des masses». Mais la Résistance reste « une action militaire nationaliste, essentiellement réactionnaire, au service du capitalisme national et des impérialismes anglo-saxons ». « En détruisant l'esprit de classe des ouvriers, en développant et en excitant le chauvinisme, en détournant les ouvriers de leur lutte propre sur le terrain de l'usine, en les divisant, en les jetant pieds et poings liés dans l'Union Sacrée, en les dressant contre les soldats allemands, ils désarment la classe ouvrière. »*

L'«entrisme» au sein des réseaux de Résistance est tout de même toléré. A condition qu'il soit bien clair qu'il ne s'agit pas de combattre les troupes d'occupation allemandes, mais de développer, en douce, jusque dans les maquis, la nauséabonde propagande de la secte...

Vient le débarquement. Qu'en penser? «Ils se valent!», titre La Vérité, le 22 juin 1944. «Chaque travailleur va pouvoir juger de près ce qu'est la « libération » (les guillemets sont dans le texte). (...) En réalité, la libération de Roosevelt vaut tout autant que le socialisme de Hitler».

Le PCI (le Parti Communiste Internationaliste) réunifié, en février 1944, toutes les chapelles de la secte - ceux qui ont été tentés par la « déviation social patriotique » (la Résistance) ont dû, au préalable, faire une sévère « autocritique », ce qu'ils ont fait, sans problème, ils n'avaient guère «dévié». « Refuse de te faire mobiliser dans l'« armée de libération » (les guillemets sont dans le texte)...! dit un «appel aux travailleurs du PCI, en juin 1944.

Les «provocateurs hitléro-trotskyistes», comme vont les appeler désormais, et on peut le comprendre, les communistes, paieront cher leur politique de collaboration «de gauches» et de trahison nationale. Au prix de quelques injustices: Marcel Hic et quelques-uns de ses amis, dont le groupe pénétré, comme tous les autres, par des «indics», a distribué des tracts «pacifistes» à des soldats allemands, est arrêté et déporté. Au camp de Dora, les communistes le liquident, comme traître. Éliminés, de la même façon, les 5 «évadés de Puy en Velay», 5 malheureux trotskystes égarés dans une prison française où les FTP organisent une évacuation spectaculaire, entraînant tout le monde dans le maquis,

avant d'identifier et d'abattre sans formalités inutiles ces malheureux garçons - suspects, évidemment, mais comment pouvait-il en être autrement, d'infiltrer la Résistance.

**A Meudon, au même moment, le petit Lionel Jospin, qui a déjà 7 ans, fait sa première expérience politique. Elle va le marquer à vie.** Nous sommes le 23 août 1944. (14) Son père fait la sieste. Des voisins surviennent, affolés: la Résistance le cherche. Ils veulent l'arrêter, le tuer peut-être... Robert Jospin s'enfuit, et se cache. Le lendemain, les nazis disparaissent. Meudon est libérée: le Comité de Libération de la ville traque et arrête tous les conseillers municipaux nommés, sans vote, par les autorités collaboratrices de Vichy.

Robert Jospin s'en sortira. Par une simple exclusion de la SFIO, son parti, en 1945, pour «attitude trouble» pendant l'occupation. «Pacifiste égaré», disent aujourd'hui, bons princes, les journalistes trotskistes. Ah! bon? «Pour une paix désarmée, même en face de Hitler», écrivait en 1933 le «pacifiste égaré» Félicien Challaye, ami et maître à penser de Robert Jospin. Convaincu, comme, la plus grande partie des socialistes de l'époque, que l'«ennemi principal» est le «rouge» (Staline) plutôt que le «brun», (Hitler), le père de Lionel Jospin sera, en 1938, un fervent partisan des «accords de Munich» - qui voient l'Europe «républicaine» se «coucher» devant le coup de force nazi en Tchécoslovaquie et prendre, ainsi, le chemin, non seulement, de la défaite, mais de la honte, et, de la servitude. Avant d'être choisi et désigné, en avril 1944, à quelques semaines du débarquement, par les autorités pétainistes aux abois, dont il a la confiance pour occuper à la mairie de Meudon, (dont le maire, juif, Henry Dalsème, élu en 1936, a été révoqué par Vichy en octobre 1940), un poste de conseiller municipal au logement, Jospin-le-père a rejoint la Ligue de la pensée française de René Chatelet. Dont le journal, La France Socialiste - eh! oui, «socialiste»... - défend, à partir de 1942, la ligne de la «collaboration de gauche».

1942: date à laquelle les premières déportations de familles juives de Meudon commencent - pas un ne reviendra...

Ami très proche de Robert Jospin, René Dumont, le futur fondateur de l'écologie politique, que Lionel Jospin consultera - c'est un peu son «parrain» - au moment de choisir sa voie, à l'époque de l'ENA, est un ancien de la Ligue Internationale des Combattants de la Paix (LICP), fondée en 1936 par Robert Jospin, qui en est devenu le secrétaire général. Mot d'ordre de la LICP de Robert Jospin: «Plutôt la servitude que la guerre!» Dumont s'exprime dans une autre feuille collaborationniste, La Paix de Montargis. On y trouve de curieux passages sur la politique allemande de déportation des Juifs... en Palestine. (15)

«Pacifiste égaré», Jospin-le-père? En avril 1944, encore - avril!... - il donne son accord à ses amis Challaye, toujours lui, Jamet, et consorts, pour participer au lancement du journal «Germinal» - installé 55 avenue des Champs Élysées, et financé directement par la «Propagandstafel». Au tout dernier moment, tout de même, il se ravisera - conscient, écrit-il «des erreurs, et peut-être des crimes» qu'on peut leur reprocher, à lui et à ses amis...

(14) Serge Raffy (Secrets de familles, Fayard, 2001) donne de cet épisode la version, très édulcorée, de la famille... )

(15) Serge Raffy, op cit

### C'est ici que se noue, c'est clair, le déni.

On ne peut rien comprendre à la mâchoire serrée de Lionel Jospin, à la fêlure dans sa voix, à la violence triste de son regard, quand il nie, d'abord, contre toute évidence, ce fameux «passé troskiste», avant de l'avouer sous la pression, **tout en dissimulant la vraie nature de cet engagement**, on ne peut rien y comprendre, donc, sans situer ces mensonges - car ce sont des mensonges, et même, selon l'expression consacrée, des «**super-mensonges**» - sans faire l'analyse de la honte qu'ils recèlent, et de la nature de ce passé qu'il s'agit à tout prix de cacher. Déni, et honte, dont il faut situer l'ancrage en leur vrai lieu, dans la tradition familiale et le rapport au père. **Un père dont les fils, trotskistes, n'ont jamais voulu, ni nier, ni reconnaître ouvertement l'héritage et l'influence**, qui les a conduits tous les deux à se compromettre une grande partie de leur vie dans la «secte» de Pierre Boussel Lambert, entachée, pourtant, par son parcours sous l'occupation.

Lionel Jospin est allé, même - et là, c'était tout de même trop, c'était franchir une ligne - jusqu'à remettre personnellement, peu de temps avant sa mort, au vrai-faux «pacifiste égaré» du Conseil Municipal collaborationniste de Meudon, son père, une Légion d'honneur pour «services rendus à la construction européenne» - à l'amitié franco-allemande? C'était début 1990 - et sur proposition... de Roland Dumas! Un Dumas qui, ironisant, un peu plus tard, sur la volonté de «transparence» affichée par Jospin, et sur sa revendication d'un «droit d'inventaire» à propos de la «part sombre» des années Mitterrand, devait mettre en garde son camarade ministre sur la «mésaventure» survenue à un ministre danois : découvrant, sur le tard, le passé collaborationniste de son géniteur...(16)

Jospin piquera alors une de ces colères dont il a l'habitude, et que l'on attribue trop souvent, à tort, aux seuls dérèglements de sa thyroïde. Car il ne s'agit pas d'un problème de glandes, mais de son rapport, tourmenté, on le voit, à l'honneur, à la mémoire et à l'histoire.

Il ne s'agit pas ici, naturellement, de faire de la démagogie sur la deuxième guerre mondiale - au risque d'agacer ceux qui, comme le défunt président Pompidou, affichent leur lassitude, et même leur «aversion» pour la «religion de la Résistance».

(16) *L'histoire complète de la Légion d'Honneur de Robert Jospin reste à faire. Sur la base d'un dossier très étrangement constitué, l'ancien secrétaire général de la Ligue des Combattants de la Paix, mot d'ordre contre Hitler «Plutôt la servitude que la guerre!», l'administrateur de Marcel Déat, le conseiller municipal «collabo» de Meudon, exclu de la SFIO pour son «attitude trouble» pendant l'occupation, sera reçu dans l'ordre de la Légion d'Honneur le 13 août 1959, au titre du ...Ministère de l'Éducation Nationale. Pour sa contribution précoce au «devoir de mémoire»? C'est en sa qualité de Ministre de l'Éducation Nationale - et du devoir de mémoire, donc, toujours... - que son héritier lui assurera, donc, dans l'appartement familial de La Celle Saint-Cloud, cette promotion tardive et hautement suspecte au grade d' «Officier de la Légion d'Honneur». Manque une plaque au Mont Valérien, si Jospin le fils est élu, pourquoi pas? Ou le Panthéon, peut-être?*

Les fils et les héritiers des combattants et des martyrs de la Résistance, de ceux qui se sont levés, qui ont pris tous les risques, qui ont affronté la mort et la torture, et qui ont versé leur sang pour la libération de leur patrie et de leur peuple, savent qu'il y a un temps pour le combat, mais un temps aussi pour le pardon, et même pour l'oubli.

Mais le pardon suppose qu'il soit demandé, sans esquivance, et sans truquages, et les fautes, comme les faits, reconnues, et non niées.

Dans le cas contraire, il y a des légions d'honneur qui, comme certains passés, ne passent pas. Robert Jospin, tout de même... Qui, recevant, à Meudon, toujours, et au printemps 1942, cette fois, la visite d'un commando de la Gestapo à la recherche d'un groupe de partisans, les rassure en répondant qu'il y a mal-donne. «Pacifiste» il a toujours beaucoup aimé l'Allemagne et les Allemands. Il accompagne l'officier, ravi, mais stupéfait, au siège de la Gestapo: pour y rédiger avec lui un rapport sur la réconciliation européenne et l'amitié franco-allemande...

Il ne viendrait, certes, à personne, l'idée d'amalgamer les choses. Et de contester, aujourd'hui, l'opportunité d'une bonne entente de la France du XXI<sup>e</sup> siècle avec l'Allemagne. Mais en 1942, au siège de la Gestapo, tout de même... Qu'en pensent les très rares rescapés des familles Ostrowski, Brodzinski, Averbuch, dont les noms, gravés dans le marbre d'une dalle, à Meudon, témoignent de l'obscurité de la Légion d'Honneur attribuée, par son fils, aujourd'hui candidat à la magistrature suprême, à l'ami des Allemands de la Gestapo de la ville?

Il ne viendrait, certes, à l'esprit de personne de reprocher à un homme d'aujourd'hui, fût-il engagé, et au premier plan, dans la vie publique, et voué à s'inscrire, lui aussi, bien ou mal, dans l'Histoire, le passé, fût-il trouble, de son père.

Mais c'est bien parce que ce «passé», pour un homme comme Lionel Jospin, n'est pas «passé» - qu'il est refoulé, et nié, dans un véritable truquage - que la question se pose. La question de savoir quel est au fond l'héritage politique dont le candidat Lionel Jospin est aujourd'hui le dépositaire et le continuateur - puisque continuité il y a, passant par l'engagement troskiste: un «secret de famille»...

Comme le dit, cette fois, fort bien, Edwy Plenel, «cacher ce que l'on fut, c'est taire ce qu'on fit». «En fait, c'est la réalité pratique de cet engagement militant» qui «posait problème à Lionel Jospin» (quand il a nié). «En proclamant n'être que ce qu'il fait, au présent, il concédait n'être pas trop fier de ce qu'il fit, dans le passé (...). Un passé plus incommunicable qu'avouable.» (17)

(17) Edwy Plenel. *op Cit.*

### C'est ici que se noue, c'est clair, le déni.

On ne peut rien comprendre à la mâchoire serrée de Lionel Jospin, à la fêlure dans sa voix, à la violence triste de son regard, quand il nie, d'abord, contre toute évidence, ce fameux «passé troskiste», avant de l'avouer sous la pression, **tout en dissimulant la vraie nature de cet engagement**, on ne peut rien y comprendre, donc, sans situer ces mensonges - car ce sont des mensonges, et même, selon l'expression consacrée, des «**super-mensonges**» - sans faire l'analyse de la honte qu'ils recèlent, et de la nature de ce passé qu'il s'agit à tout prix de cacher. Déni, et honte, dont il faut situer l'ancrage en leur vrai lieu, dans la tradition familiale et le rapport au père. **Un père dont les fils, trotskistes, n'ont jamais voulu, ni nier, ni reconnaître ouvertement l'héritage et l'influence**, qui les a conduits tous les deux à se compromettre une grande partie de leur vie dans la «secte» de Pierre Boussel Lambert, entachée, pourtant, par son parcours sous l'occupation.

Lionel Jospin est allé, même - et là, c'était tout de même trop, c'était franchir une ligne - jusqu'à remettre personnellement, peu de temps avant sa mort, au vrai-faux «pacifiste égaré» du Conseil Municipal collaborationniste de Meudon, son père, une Légion d'honneur pour «services rendus à la construction européenne» - à l'amitié franco-allemande? C'était début 1990 - et sur proposition... de Roland Dumas! Un Dumas qui, ironisant, un peu plus tard, sur la volonté de «transparence» affichée par Jospin, et sur sa revendication d'un «droit d'inventaire» à propos de la «part sombre» des années Mitterrand, devait mettre en garde son camarade ministre sur la «mésaventure» survenue à un ministre danois : découvrant, sur le tard, le passé collaborationniste de son géniteur...(16)

Jospin piquera alors une de ces colères dont il a l'habitude, et que l'on attribue trop souvent, à tort, aux seuls dérèglements de sa thyroïde. Car il ne s'agit pas d'un problème de glandes, mais de son rapport, tourmenté, on le voit, à l'honneur, à la mémoire et à l'histoire.

Il ne s'agit pas ici, naturellement, de faire de la démagogie sur la deuxième guerre mondiale - au risque d'agacer ceux qui, comme le défunt président Pompidou, affichent leur lassitude, et même leur «aversion» pour la «religion de la Résistance».

(16) *L'histoire complète de la Légion d'Honneur de Robert Jospin reste à faire. Sur la base d'un dossier très étrangement constitué, l'ancien secrétaire général de la Ligue des Combattants de la Paix, mot d'ordre contre Hitler «Plutôt la servitude que la guerre!», l'administrateur de Marcel Déat, le conseiller municipal «collabo» de Meudon, exclu de la SFIO pour son «attitude trouble» pendant l'occupation, sera reçu dans l'ordre de la Légion d'Honneur le 13 août 1959, au titre du ...Ministère de l'Éducation Nationale. Pour sa contribution précoce au «devoir de mémoire»? C'est en sa qualité de Ministre de l'Éducation Nationale - et du devoir de mémoire, donc, toujours... - que son héritier lui assurera, donc, dans l'appartement familial de La Celle Saint-Cloud, cette promotion tardive et hautement suspecte au grade d' «Officier de la Légion d'Honneur». Manque une plaque au Mont Valérien, si Jospin le fils est élu, pourquoi pas? Ou le Panthéon, peut-être?*

Les fils et les héritiers des combattants et des martyrs de la Résistance, de ceux qui se sont levés, qui ont pris tous les risques, qui ont affronté la mort et la torture, et qui ont versé leur sang pour la libération de leur patrie et de leur peuple, savent qu'il y a un temps pour le combat, mais un temps aussi pour le pardon, et même pour l'oubli.

Mais le pardon suppose qu'il soit demandé, sans esquive, et sans truquages, et les fautes, comme les faits, reconnues, et non niées.

Dans le cas contraire, il y a des légions d'honneur qui, comme certains passés, ne passent pas. Robert Jospin, tout de même... Qui, recevant, à Meudon, toujours, et au printemps 1942, cette fois, la visite d'un commando de la Gestapo à la recherche d'un groupe de partisans, les rassure en répondant qu'il y a mal-donne. «Pacifiste» il a toujours beaucoup aimé l'Allemagne et les Allemands. Il accompagne l'officier, ravi, mais stupéfait, au siège de la Gestapo: pour y rédiger avec lui un rapport sur la réconciliation européenne et l'amitié franco-allemande...

Il ne viendrait, certes, à personne, l'idée d'amalgamer les choses. Et de contester, aujourd'hui, l'opportunité d'une bonne entente de la France du XXI<sup>e</sup> siècle avec l'Allemagne. Mais en 1942, au siège de la Gestapo, tout de même... Qu'en pensent les très rares rescapés des familles Ostrowski, Brodzinski, Averbuch, dont les noms, gravés dans le marbre d'une dalle, à Meudon, témoignent de l'obscurité de la Légion d'Honneur attribuée, par son fils, aujourd'hui candidat à la magistrature suprême, à l'ami des Allemands de la Gestapo de la ville?

Il ne viendrait, certes, à l'esprit de personne de reprocher à un homme d'aujourd'hui, fût-il engagé, et au premier plan, dans la vie publique, et voué à s'inscrire, lui aussi, bien ou mal, dans l'Histoire, le passé, fût-il trouble, de son père.

Mais c'est bien parce que ce «passé», pour un homme comme Lionel Jospin, n'est pas «passé» - qu'il est refoulé, et nié, dans un véritable truquage - que la question se pose. La question de savoir quel est au fond l'héritage politique dont le candidat Lionel Jospin est aujourd'hui le dépositaire et le continuateur - puisque continuité il y a, passant par l'engagement troskiste: un «secret de famille»...

Comme le dit, cette fois, fort bien, Edwy Plenel, «cacher ce que l'on fut, c'est taire ce qu'on fit». «En fait, c'est la réalité pratique de cet engagement militant» qui «posait problème à Lionel Jospin» (quand il a nié). «En proclamant n'être que ce qu'il fait, au présent, il concédait n'être pas trop fier de ce qu'il fit, dans le passé (...). Un passé plus incommunicable qu'avouable.» (17)

(17) Edwy Plenel. *op Cit.*

## Les trotskystes, la CIA, l'Algérie ...et le général Aussaresses!

On peut passer très vite sur le reste.

Aux abois, donc, à la Libération, privés de boussole, de guide, et d'espérance, les trotskistes français - quelques dizaines de rescapés d'une triste aventure - vont pourtant rebondir. Seule la haine et la rancune les guident, maintenant - et une soif du pouvoir, toujours inextinguible. Mais chacune des sectes concurrentes issues de l'éclatement du «PCI réunifié» en 1944 (dans la haine de la Résistance) ne va pouvoir survivre qu'en se trouvant des «tuteurs»...

Services secrets anglais, américains, pour certains d'entre eux, dès 1944. «Tuteur» (et financier) yougoslave, à l'époque de Tito, algérien, brièvement, sous Ben Bella, cubain, allemand de l'est, ou soviétique - la Ligue communiste du sympathique Krivine a mis du temps, on l'oublie aujourd'hui, à condamner l'invasion brejnevienne de l'Afghanistan, en 1979... Réseaux d'extrême-droite, enfin, liés au CNPF, pour certains (le groupe Albertini, où cohabitent vieux chevaux de retour de la collaboration socialiste, comme le «rose-brun» Georges Albertini, lui-même, ancien secrétaire de Déat, amis de Jean-Marie Le Pen, et militants trotskystes) (18)

Seule la Lutte Ouvrière de l'inoxydable Arlette, fondée, elle aussi, sous l'occupation, par un petit groupe de trotskistes absolument réticents à toute idée de Résistance (mais qui se sont abstenus, eux, au moins, qu'on sache, de la combattre...) semble avoir pu conserver un minimum d'indépendance - ou du moins, cette histoire-là reste-t-elle à écrire.

**Dans le cas de Lionel Jospin**, qui s'«encarte» clandestinement, en 1963, semble-t-il - on attend toujours que le candidat à la magistrature suprême daigne enfin s'expliquer précisément, franchement, sans détours, et en détail, sur son parcours politique - dans la sous-secte des trotskistes «lambertistes», la «part d'ombre» ne s'arrête pas à 1945.

Deux responsables majeurs de la CIA, Irwing Brown (ancien trotskiste lui-même), pour les «affaires syndicales», et Frank Wisner (plus à droite) pour les «opérations spéciales», prennent, dès le début de la guerre froide, les trotskistes «lambertis-

(18) *L'intéressant parcours de Jean-Christophe Cambadélis peut difficilement s'interpréter hors de ce contexte. Militant de choc de l'organisation trotskiste lambertiste, et dauphin présumé de son chef, il organisa plus tard, sur les conseils, notamment, de ses amis américains, une vaste scission vers le PS - amenant dans la corbeille de mariée l'Unef et la Mnef, que ses amis contrôlaient. Devenu le n°2 du parti de son ex-camarade trotskiste Lionel Jospin, il sera plus tard pris en flagrant délit dans une affaire trouble d'emploi fictif au détriment d'un foyer de travailleurs immigrés, géré par un de ses amis, membre de l'aile dure du CNPF, ancien militant du Front National et proche de Jean-Marie Le Pen!... Condamné, Cambadélis - adversaire véhément, pour la galerie, des Le Penistes - refera carrière au PS, sous l'aile de Jospin.*

tistes» sous leur contrôle. (19)

Conseils, encadrement, et, c'est aujourd'hui peu douteux, financement... C'est la scission de la CGT pour constituer FO, suivie par la mainmise sur l'Unef et les structures accueillantes de la grande mutuelle étudiante, la Mnef, appelée à devenir, comme on le sait, la «pouponnière» du PS - et de ses diverses factions trotskistes (Olivier Spihakis s'est exprimé très clairement sur le rôle joué par l'«Ami américain» pour financer l'«anti-communisme de gauche» des trotskistes et des socialistes officiels dans le milieu étudiant, après 1981, dans l'hebdomadaire Marianne, le 11 octobre 1999) (20).

Dollars ou barres de fer, l'opération sera un plein succès. Qui ne peut rien ajouter, semble-t-il, au prestige de la «taupe Jospin» dans ce qui reste d'électorat de gauche - authentiquement de gauche - où ni les barres de fer, ni les dollars, ni la CIA ne jouissent aujourd'hui d'une grande aura.

Il y a tout de même quelque chose de pur et de sacré, dans l'imaginaire de gauche, en tout cas, et dans l'image qu'on garde, aujourd'hui, dans ces milieux, de l'«époque trotskiste», c'est la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, contre la guerre coloniale.

Une des factions trotskistes des années 50 et 60, la faction «pabliste», proche, en fin de parcours, des «services» d'Allemagne de l'est et de Cuba, ne s'est-elle pas illustrée dans son action brouillonne, mais courageuse, aux côtés du FLN - au prix d'innombrables arrestations, ce groupuscule étant, évidemment, comme les autres, infiltré jusqu'à l'os...

**Mais pour Lionel Jospin, pas de chance!** Il prétend avoir fait le choix de l'engagement politique avec la guerre d'Algérie - époque où, en réalité, privilégiant le basket, et ses études, il a refusé de s'intégrer, comme on le lui proposait, pourtant, aux «Groupes d'Action et de Résistance» contre l'OAS. Il n'a rien fait pour l'Algérie, mais ses «potes» lambertistes, qu'il va rejoindre, donc, officiellement, en 1963, dès la guerre finie, ne se sont pas, hélas, eux, abstenus de tout engagement. Dans le pire des camps.

(19) Lire à ce sujet Frédéric Charpiet, *Histoire de l'extrême gauche trotskiste*, éditions n°1, 2002, Christophe Bourseiller, *cet étrange M. Blondel*, Bartillet, 1997, *Eminences grises* (Roger Faligot, Rémi Kauffer, Fayard, 1992), et aussi le remarquable «Intelligence de l'anticommunisme», Pierre Grémion, Fayard, février 1995.

(20) «La Mnef (...) devait freiner l'influence du Parti communiste en milieu étudiant. La caisse nationale d'Assurance Maladie, la Cnam, calculait notre niveau de rémunération à l'aune de notre utilité politique et sociale. Proche de Force Ouvrière, je rencontrais régulièrement James Becker et Irwing Brown, les représentants du syndicat américain AFL-CIO, qui s'intéressaient de très près au syndicalisme en Europe et voulaient se protéger de l'influence communiste. (...) Pendant toute la décennie 80, la Mnef devint via l'Unef le sas d'aspiration vers le PS des militants trotskistes issus de l'OCI et de la LCR. Mais en octobre 1989, lorsque le mur de Berlin tombe, tout bascule. En tant que militant des droits de l'homme, je suis comblé. En revanche, pour la Mutuelle, c'est le début des difficultés. Nos contacts avec l'AFL-CIO s'étaient Personne n'a plus besoin de contenir le Parti Communiste dans les universités.»

Extrait de <http://www.lemondereel.fr/>

Décembre 2007 AAARGH reprints. <aarghinternational@hotmail.com >

Dès les années 50, en effet, les lambertistes infiltrèrent le MTLD de Messali Hadj, qui va devenir le MNA, et entrer...en guerre ouverte avec le FLN.

Le FLN est en effet issu d'une scission du parti trotsko-messaliste, jugé «bavard», mou, velléitaire,et hostile, sur le fond, à la lutte armée, seule voie de l'indépendance. Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, un groupe clandestin issu du MTLD déclenche l'insurrection, puis fonde le FLN. Messalistes et lambertistes dénoncent aussitôt ces «nationalistes», et bientôt même les «tueurs du FLN». Qui le prend très mal. Il décime ces «traîtres», au cours d'une «guerre dans la guerre» d'une grande sauvagerie, de part et d'autre, de Barbès à Billancourt, et jusqu'aux confins de la Kabylie. Le MNA, exsangue, finira par se placer, dans le djebel algérien...sous la protection directe des parachutistes français du 11<sup>e</sup> choc!

Plaquant sur la lutte de libération nationale algérienne les schémas qui leur avaient servi pour combattre, quelques années plus tôt, la Résistance française, les lambertistes iront jusqu'à défendre publiquement Mustapha Bellounis, le chef militaire du MNA - qui livre aux parachutistes du 11<sup>e</sup> choc du (futur) général Aussaresses des cadres militaires du FLN, aussitôt soumis à la torture. Bellounis sera éliminé, finalement, par ses «tuteurs français».

«Secret de famille» dans le «secret de famille», la compromission de la secte avec la faction «messaliste», devenu, selon Jacques Soustelle, une des «cartes intéressantes» de la politique française en Algérie, crée donc quelques «liaison dangereuses» entre Lionel Jospin, qui adhère en 1963, et n'ignore rien de l'histoire du MNA, et les tortionnaires coloniaux de l'entourage direct du général Aussaresses.

Mais Aussaresses n'est pas le seul.

D'autres fantômes sont attendus, maintenant, dans le château d'Elseneur de la mémoire du fils de Robert Jospin.

A commencer par ceux des trotskistes vietnamiens, suspects, eux aussi, de trahison nationale, et éliminés sans pitié, par Ho Chi Minh, aux tous débuts de la «guerre de libération». Au plus fort de la guerre du Vietnam, l'organisation trotskiste où milite alors, dans l'ombre, mais activement, Lionel Jospin, se distinguera par les «cassages de gueule» qu'elle inflige, selon sa manie habituelle, à ses rivaux trotskystes de la JCR qui sautillent en criant «Ho-Ho-Ho Chi Minh» dans les rues de Paris.

## Hamas, pantalon rose et chambres à gaz

Mais d'autres spectres, encore, sortent de l'ombre.

Voici Boris Fraenkel, à qui Pierre Lambert avait confié, au début des années 60, la formation secrète de la «taupe»Jospin. Il se répand aujourd'hui en confidences amères sur la «trahison» de son ancien disciple (Lionel l'a laissé tomber cyniquement, dit-il, en 1968, quand Raymond Marcellin l'a expulsé). Aujourd'hui partisan convaincu des attentats terroristes du Hamas, en Palestine, Fraenkel, militant de la libération des sens, bisexuel, et fier de l'être, refuse toutefois d'aller trop loin dans ses souvenirs. Et de raconter plus en détail l'époque où il emmenait le beau disciple aux boucles brunes des séances de formation politique trotsko-socratique du pavillon de Montreuil, acheter un joli petit pantalon roses aux Galeries Lafayette...

Cerise sur le gâteau, enfin, c'est maintenant Pierre Guillaume, le «révisionniste»de la Vieille Taupe, qui sort du bois. Il révèle les liens quasi-familiaux, qui l'ont longtemps attaché à celui qui, candidat aux présidentielles de 1995, lui avait publiquement promis, dit-il, au cours d'une d'une réunion publique, rue d'Ulm., de ne jamais «censurer» de livres «révisionnistes»... Et Guillaume de narrer, force détails à l'appui, un voyage aux Antilles avec l'ami Lionel, nourri de riches conversations sur les œuvres du «père» du «révisionnisme» français, le socialiste Paul Rassinier - ami de Jospin- le-père...

Gageons que sur ce terrain aussi, les aveux seront difficiles...

Note de travail rédigée par Jean-Paul Cruse, journaliste indépendant, ancien fondateur de la Gauche Prolétarienne et longtemps délégué syndical (SNJ-CGT) au journal Libération.

Malgré de très nombreuses tentatives, aucun journal, aucune maison d'édition, n'ont accepté, à ce jour, de publier tout ou partie de ce travail, ou d'élaborer, sur la base de ces notes, un texte à publier...

Jean-Paul Cruse, 3 rue Antoine Vollon 75 012 Paris.  
06 60 63 08 56